



Hérode

ou la saga des rois maudits

Daniel Marguerat

Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne.
Faculté de théologie et de sciences des religions

Un Hérode peut en cacher un autre. Sous le nom d'Hérode, les évangiles du Nouveau Testament désignent trois personnes différentes: Hérode le Grand fondateur de la dynastie, son fils Antipas tétrarque de la Galilée et son petit-fils le roi Agrippa I^{er}. Antipas et Agrippa font partie de la dynastie; il n'est donc pas illégitime de les surnommer Hérode, tout comme les successeurs de Jules César à la tête de l'Empire romain portaient le titre de César. Mais les évangélistes n'usent pas de ce titre par hasard. Dire «Hérode», c'est rappeler la mémoire d'un roi maudit, dont la violence et la cruauté font frémir les lecteurs.

La figure d'Hérode le Grand surgit au seuil de l'Évangile. Dans l'histoire de la Nativité, telle que l'expose l'évangéliste Matthieu, deux groupes accueillent de manière contrastée la nouvelle de cette naissance (Matthieu 2,1-18). Bref rappel. D'un côté les mages, alertés par l'apparition d'une étoile à l'Orient, se rendent à Jérusalem et s'enquière du lieu où est né « le roi des Juifs ». D'un autre côté le roi Hérode, alarmé par cette nouvelle, convoque les grands prêtres et les scribes du peuple et leur demande où doit naître le Messie. Même interrogation, mais les réponses seront opposées. Informés par les spécialistes de l'Écriture que le Messie sortira de Bethléem, les mages s'y rendent et se prosternent devant l'Enfant-roi. Hérode, quant à lui, ruse en demandant aux mages de venir lui rendre compte « pour que, moi aussi, j'aie lui rendre hommage » (2,8). Avertis en songe de ne pas repasser à la cour d'Hérode, les mages s'en vont par un autre chemin... tandis que la fureur d'Hérode dévoile son véritable mobile : il fait massacrer par ses soldats les enfants de moins de deux ans.

Un tragique retournement

Le contraste entre les deux groupes est construit avec force par l'évangéliste. Les mages-astrologues observent un phé-

nomène céleste dont ils savent déchiffrer la signification (naissance d'une personnalité royale), mais sans pouvoir identifier l'élu. Les hautes personnalités religieuses d'Israël convoquées par Hérode connaissent la réponse (Bethléem), mais ne s'y rendent pas. D'un côté, des païens étrangers à la foi d'Israël font le pèlerinage de Judée pour saluer la divine naissance, de l'autre, ceux qui savent lire les Écritures et sont concernés au premier chef par l'avènement du Messie ne bougent pas. Les pôles sont inversés : ceux du dehors se prosternent tandis que ceux du dedans rejettent. Matthieu préfigure ainsi au seuil de l'Évangile, le dramatique paradoxe que va déployer son récit : Israël rejette le Messie qui lui était destiné alors que les non-juifs sont prêts à le recevoir.

Au sein de cette polarité du rejet et de l'accueil, un rôle majeur est attribué à Hérode. Il cristallise la ruse, la méfiance, la manipulation et la cruauté. Le lecteur devine que l'intention annoncée de venir rendre hommage à l'Enfant-roi est pétrie d'hypocrisie ; sa fureur meurtrière confirme la noirceur du personnage.

Or l'évangéliste, pour accentuer le contraste, fait jouer en sous-main une référence intertextuelle aux événements de l'exode. La clef de lecture se perçoit dans le massacre des

enfants de Bethléem et la fuite en Égypte de Joseph, Marie et l'enfant (Matthieu 2,16-23). Car le massacre des enfants fait écho à une autre tuerie de nourrissons : l'ordre donné aux sages-femmes, par le Pharaon, de tuer tous les bébés mâles au temps du séjour des Israélites en Égypte. C'est parce que les sages-femmes ont désobéi à cet ordre que Moïse, le futur libérateur du peuple, a survécu (Exode 1,8-22). Hérode endosse ainsi la posture du Pharaon sanguinaire. Mais il y a plus. Menacés par cet ordre de razzia sur les nourrissons, Joseph et Marie se réfugient en Égypte ; alors que dans l'imaginaire israélite le pays de Pharaon est le lieu de l'esclavage, du danger et de l'humiliation, voici qu'il devient terre d'accueil pour les parents de Jésus tandis que la Judée devient le pays de la mort. La typologie de l'histoire sainte d'Israël s'est tragiquement inversée : la Terre sainte est aux mains d'un tyran sanguinaire alors que l'Égypte sauve la vie des fugitifs.

Hérode le Grand a régné de l'an 37 à l'an 4 av. J.-C. On notera le bafouillement chronologique des évangélistes, qui mentionnent à l'origine du déplacement à Bethléem un recensement romain de la Judée dont l'ordre, à notre connaissance, a été donné par Auguste en l'an 6 ap. J.-C. C'est en effet après la déposition d'Archélaos, un fils d'Hérode, que



Massacre des innocents, Giotto, fresque, 1304-1306.
Padoue, église de l'Arena, chapelle Scrovegni.

© Web Gallery of Art/Creative Commons/Wikimedia

le passage de la Judée au statut de province romaine a provoqué un recensement de ses résidents. Y eut-il, en 4 av. J.-C., un autre recensement dont nous n'aurions pas connaissance ? Quoi qu'il en soit, c'est bien Hérode le Grand qui est mis en scène dans le récit de la Nativité. La ruse, l'attitude manipulateur, la cruauté correspondent à l'image que les historiens juifs, Flavius Josèphe en tête, livrent de ce monarque détesté de la population. Mais surtout, la crainte obsessionnelle d'un rival signe ce portrait hérodien : si l'étoile annonce la naissance d'un « roi des Juifs », ce n'est peut-être à ses yeux qu'un prétendant à abattre.

Durant la dernière décennie de sa vie, Hérode vieillissant a éliminé tous ceux dont il pensait, à tort ou à raison, qu'ils voulaient lui ravir le trône : sa première femme Mariamne, les enfants issus de ce premier mariage ainsi que plusieurs autres de ses fils furent exécutés sur son ordre. Hérode a voulu cruellement faire le ménage parmi sa nombreuse descendance, issue des neuf ou dix femmes qui furent siennes. C'est un être dévoré d'angoisses et entouré de conspirations multiples qui meurt en 4 av. J.-C. Il avait pourtant essayé de tenir un double rôle, se voulant à la fois protecteur de la foi juive et « allié et ami du peuple romain » (*socius et amicus populi romani*). Il avait défendu avec énergie les

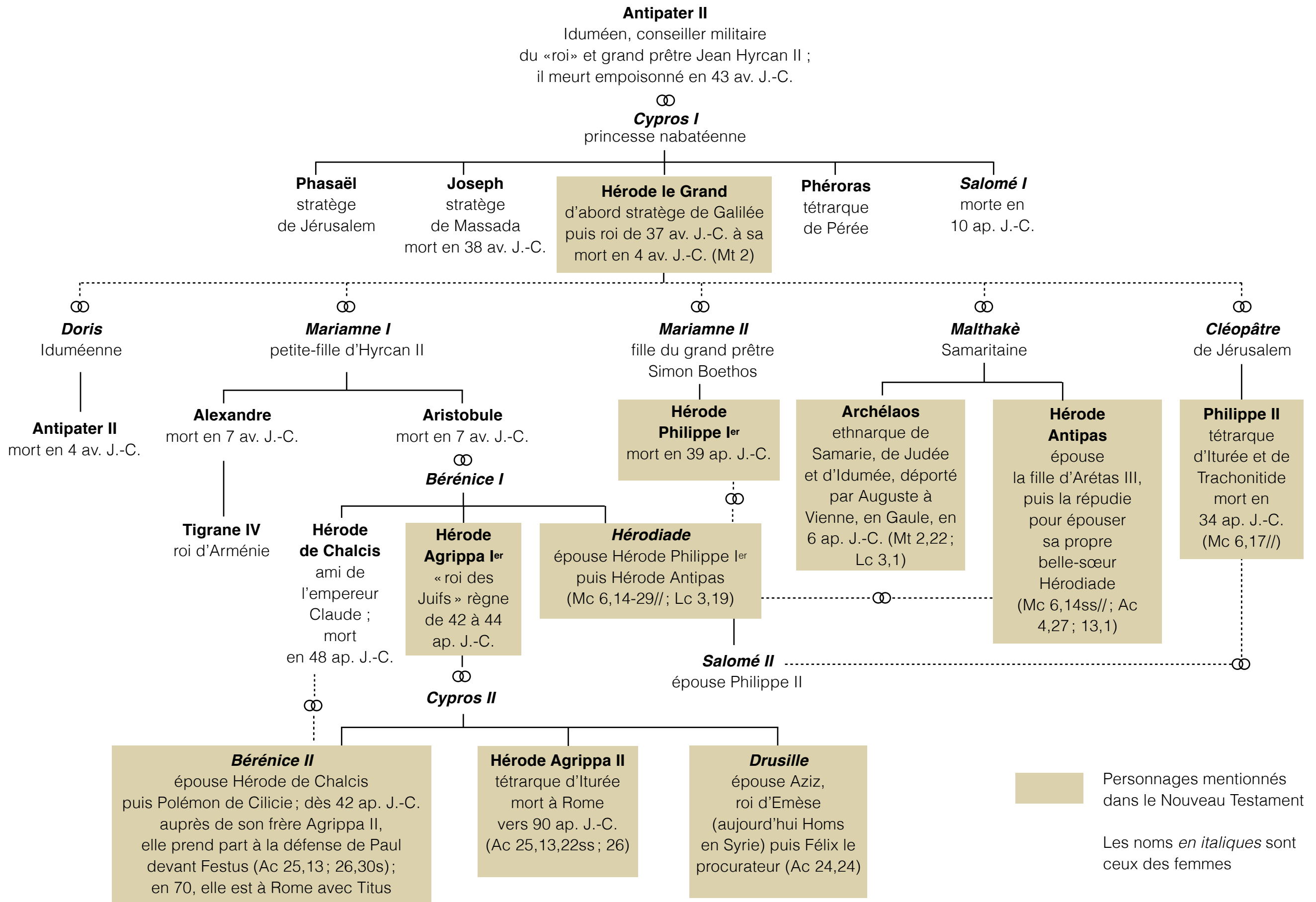
droits religieux des juifs dans la diaspora et magnifiquement embelli le Temple de Jérusalem. Mais en même temps, ce « demi-juif » – son origine iduméenne lui était reprochée – fut le roi-client des Romains, vecteur de la modernité hellénistique. La tradition juive ne lui pardonna pas d'avoir préféré la culture romaine à la judaïté ; l'évangile de Matthieu hérite de ce portrait lourdement négatif.

Hérode Antipas

À sa mort, et selon son dernier testament validé par l'empereur Auguste, le royaume du grand Hérode fut divisé entre trois de ses fils : Archélaos reçut la Judée et la Samarie, Philippe le territoire au nord-est de la Galilée, Antipas la Galilée et la Transjordanie. Antipas est le second Hérode que nomment les évangiles ; ce tétrarque régnait sur la Galilée au temps de Jésus, et ce règne fut long (de l'an 4 av. J.-C. à 39 ap. J.-C.). Il est cité à deux reprises : face à Jean le Baptiste et face à Jésus.

Antipas fait emprisonner et exécuter Jean le Baptiste. La scène est connue (Marc 6,17-29) : Jean a critiqué le remariage du tétrarque avec Hérodiade, la femme de son frère Philippe ; la haine d'Hérodiade contre le prédicateur trouve à s'assouvir dans la demande qu'elle souffle à sa fille de

Les Hérode



réclamer la tête de Jean. La décapitation du prédicateur est théâtralisée par l'exhibition de sa tête coupée. « La parole tranchante est tranchée et présentée sur un plat » (C. Focant). Flavius Josèphe, l'historien juif du 1^{er} siècle, offre un récit approchant de cette exécution (*Antiquités juives* XVIII,240-256). La transgression de la loi matrimoniale juive est de part et d'autre le motif de la mort de Jean. Mais chez l'historien juif, la teneur du conflit est plus politique : la répudiation de sa première femme, fille du roi Arétas, a poussé ce roi à entrer en guerre contre Hérode Antipas, et la défaite des troupes d'Hérode a été interprétée par le peuple comme la sanction divine de son union illicite. Le tétrarque fait exécuter Jean parce que sa prédication a du succès, et qu'il craint que la critique de son immoralité n'entraîne un soulèvement populaire. Comme à propos de son père Hérode le Grand, le combat oppose ici le roi versus la loi de Dieu. Jean le Baptiste est réduit au silence, mais le récit de Marc affiche l'impiété du roi, d'autant que c'est une danse de la fille d'Hérodiade qui le conduit à offrir impunément à celle-ci la réalisation de son souhait. La tragédie sombre dans le grotesque.

Néanmoins, Marc a relevé au passage l'embarras d'Hérode Antipas « qui craignait Jean, sachant que c'était un homme

juste et saint, et il le protégeait » (Marc 6,20). La même lâcheté se produira face à Jésus. Après son arrestation, raconte l'évangéliste Luc, Ponce Pilate apprenant que Jésus était galiléen l'envoie chez Hérode. Le tétrarque s'en réjouit, intéressé par la renommée de Jésus, et espérant lui faire réaliser un miracle (Luc 9,6-12). Mais devant le mutisme de Jésus, il le traite avec mépris, le costume par dérision d'un manteau royal et le renvoie à Pilate. « Ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent amis, eux qui auparavant étaient ennemis. » L'alliance mortifère est scellée : Hérode s'est ligué avec le procureur qui prononcera la sanction de mort contre Jésus, dont la croix portera le titre « roi des Juifs ». Là où le premier Hérode avait échoué, à Bethléem, le second Hérode réussit à Jérusalem.

Hérode Agrippa I

Le troisième Hérode du Nouveau Testament s'appelle Agrippa, premier du nom. Ce petit-fils d'Hérode le Grand est fils d'Aristobule IV et de Bérénice, nièce d'Hérode. Sa proximité avec la cour impériale romaine lui a permis de reconstituer progressivement le grand royaume de son grand-père, qu'Auguste et Tibère avaient démembré. De Caligula, il obtient en 37 l'autorité sur la Batanée et la Trachonitide (région

de Damas), puis le territoire de Philippe (nord-est de la Palestine), la Galilée et la Pérée en 39, l'Idumée, la Judée et la Samarie en 41. Lui aussi, à l'instar de son grand-père, tenta de tenir la gageure d'être autant un défenseur des coutumes israélites qu'un ami allié de Rome. Sa mort subite en 44 mit fin à ce défi.

Luc, l'auteur des Actes des apôtres, parle de lui au chapitre 12 en l'appelant Hérode. En Actes 26, le même Luc appellera son fils de son nom propre : Agrippa (il s'agit d'Agrippa II, son successeur). Pourquoi nommer le père du nom d'Hérode ? L'intention me paraît claire : il s'agit de convoquer à l'esprit du lecteur la mémoire maudite d'Hérode le Grand et affilier d'entrée de jeu ce souverain à la funeste dynastie.

Les décisions qui lui sont attribuées confirment cette appréciation. « À cette époque-là, le roi Hérode entreprit de mettre à mal certains de ceux de l'Église. Il exécuta Jacques le frère de Jean par l'épée. Voyant que la chose plaisait aux juifs, il surenchérit par la capture de Pierre aussi », qu'il met en prison en vue de le juger devant le peuple (Actes 12,1-3). Hérode Agrippa s'en prend aux disciples de Jésus. Jacques, fils de Zébédée, un disciple de la première heure, est mis à mort sans autre motif indiqué que son adhésion au mouvement de Jésus. Pire encore, il s'en prend à Pierre, la figure

éminente de la petite communauté de Jérusalem. Agrippa se fait le vecteur de l'hostilité juive envers les membres de la jeune Église, affirme Luc. Cette hostilité est essentiellement portée par l'aristocratie sadducéenne – le même milieu qui, dans son évangile, fut l'agent principal de la condamnation religieuse de Jésus.

Dire que cet Hérode-là s'en prend à « ceux de l'Église » signifie qu'il s'en prend aux protégés de Dieu. Le verbe « mettre à mal » (en grec *kakoô*) est le même qui est utilisé dans la Septante, la version grecque de l'Ancien Testament, pour qualifier la violence de Pharaon envers Israël en Égypte (voir Exode 1,11 ; 5,22-23...). Ce discret écho intertextuel rapproche ainsi Agrippa du portrait que Matthieu dresse de son grand-père dans le récit de la Nativité. Comme le premier Hérode, son petit-fils perpétue l'action mortifère du Pharaon contre les élus de Dieu. Encore une fois, l'ironie est éclatante : c'est pour plaire aux juifs, dit l'auteur des Actes, que ce troisième Hérode reproduit l'agir meurtrier de l'ennemi de Dieu.

Mais Dieu, justement, met en échec l'initiative d'Hérode Agrippa. Pierre s'évadera de prison, sous la conduite de l'ange du Seigneur qui apparaît dans son cachot. Cette délivrance miraculeuse, il la décrit en des termes qui, une

fois encore, portent une empreinte exodiale : « Le Seigneur a envoyé son ange et il m'a arraché de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif » (Actes 12,11). La formule « arracher des mains de » appelle immédiatement à la mémoire du lecteur de la Septante la phraséologie de la sortie d'Égypte : « Le Dieu de mon Père est mon secours et il m'a arraché de la main de Pharaon » (Exode 18,4) ; cette formule revient de façon récurrente dans le livre de l'Exode et dans les Psaumes. Le miracle de la libération de Pierre scelle donc l'échec du roi dans sa tentative de museler les disciples du Christ et attribue à nouveau à la dynastie hérodiennne les traits du tyran pharaonique.

Mais ce troisième Hérode n'en a pas fini avec Dieu : il va périr de son arrogance. La fin du récit en Actes 12 relate sa mort misérable : « Un ange du Seigneur le frappa pour n'avoir pas rendu gloire à Dieu, et dévoré par les vers, il expira » (12,23). Que lui vaut cette mort infâme et répugnante ? Le péché mortel d'Agrippa a été d'accepter l'hommage vénéneux que lui rendait la foule : « C'est une voix de Dieu et non d'homme » (12,22). Lors d'une audience publique du roi, la foule s'est livrée au rite de l'*adulatio* ; ce rite consiste à flatter un personnage politique ou militaire par des exclamations exagérées sur sa grandeur et sa puissance. « Nous t'attendions, nous

t'adorons » est-il dit au général Pompée lors de son escale à Athènes, selon Plutarque (*Vie de Pompée* 27,4-5). La foule de Césarée magnifie Hérode Agrippa en lui attribuant une voix divine... et le tort du roi, selon l'auteur des Actes, fut de pécher par omission : il n'a pas rejeté cette diabolique divinisation. Mourir le corps dévoré par les vers est typiquement le sort réservé aux impies qui ont défié la divinité. Ce motif se retrouve dans la littérature profane autant que biblique : Sylla le dictateur romain, Antiochus Épiphane le roi impie, Alexandre le faux prophète et bien d'autres ont connu un semblable trépas. Et surtout, l'historien juif Flavius Josèphe afflige Hérode le Grand d'une pareille fin (*Antiquités juives* XVII,169).

Le même Flavius Josèphe confirme d'ailleurs la mort infamante de son petit-fils Agrippa. Il la décrit en termes médicalement plus techniques : « Il fut saisi d'une subite douleur d'intestins qui, dès le début, fut extrêmement vive. S'élançant donc vers ses amis : "Moi, votre dieu, dit-il, je suis déjà obligé de quitter la vie, car la destinée a immédiatement convaincu de mensonge les paroles que vous venez de prononcer à mon sujet ; et moi, que vous avez appelé immortel, je suis déjà entraîné vers la mort" [...] Après avoir été éprouvé sans arrêt pendant cinq jours par ces douleurs abdominales, il quitta la vie à l'âge de cinquante-trois ans passés et dans la septième année de

son règne. » (*Antiquités juives* XIX,346-347.350). Cet état clinique fait penser à un empoisonnement. Ainsi se termina, brutalement, le bref règne d'Agrippa I. La malédiction des Hérodiens le rattrapa, selon les écrivains

juifs et chrétiens, car il avait persisté dans l'arrogance envers Dieu. Son fils Agrippa II hérita d'un territoire modeste au nord de la Galilée et son règne fut insignifiant. C'est devant lui que l'apôtre Paul plaida sa cause (Actes 26). ●

